



BIOGRAPHIE

Après avoir joué dans des troupes de théâtre et enseigné dans les écoles, Michèle Lesbre se consacre à l'écriture depuis vingt-cinq ans. A ses débuts, elle écrit deux romans noirs. Une simple chute et Que la nuit demeure (Babel noir) avant de publier tous ses livres chez Sabine Wespiesier : Boléro, La Petite Trotteuse, Le Canapé rouge, Écoute la pluie... Les vagabondages l'intéressent, qu'ils aient lieu en Transsibérien, jusqu'au lac Baïkal, se contentent d'une ruelle parisienne ou d'un jardin de banlieue. A l'instar de Patrick Modiano ou de Marguerite Duras, Michèle Lesbre écrit moins sur la mémoire que sur l'oubli. Ou plus exactement, la peur de l'oubli.

PARIS/SABINE WESPESIER

Chemins

Michèle LESBRE

LE LIVRE Les routes buissonnières, les rencontres de hasard, les paysages inattendus nourrissent depuis toujours l'œuvre de Michèle Lesbre. Au début de *Chemins*, la narratrice observe un homme assis sous un réverbère en train de lire un texte d'Henry Murger : *Scènes de la vie de bohème*. Aussitôt le titre de ce roman feuilleton du XIX^e siècle ouvre le tiroir de sa mémoire familiale. Demain, elle quittera la ville et ces silhouettes rêveuses pour habiter quelques jours une maison près d'un canal. Mais rien ne semble hâter le pas de cette femme seule qui aime tant s'arrêter en chemin, observer les autres et se fondre dans leur vie, pour quelques heures ou quelques jours. Cependant, le souvenir insistait de son père tend à s'imposer. Elle remonte ainsi les



Chemins
par Michèle Lesbre,
144 p., 16 €
Copyright Sabine
Wespiesier Editeur.
En librairie
le 15 février.

années, cherche l'image du jeune homme insouciant derrière celui qu'elle a si mal connu et trop vite oublié.

Les thèmes essentiels de Michèle Lesbre sont réunis dans ce récit empruntant le rythme des fleuves, le mouvement des péniches, la douceur des bords de Loire. On note,

au passage, quelques conseils de lecture car la romancière est une lectrice partageuse. Cousine d'Alexandre Vialatte et de Paul Gadenne, Michèle Lesbre écrit en marchant, réglant son pas sur celui d'une prose poétique qui nous donne à voir et à rêver. Mais dans ce nouveau texte d'une grande beauté, la sérénité domine enfin. Comme un désir de trouver sa place dans le monde, en prenant les chemins de traverse pour, enfin, rentrer chez soi.

Christine Ferniot

J'ai trois ans. Un homme qui me paraît immense entre dans la minuscule cuisine de l'appartement rue du Souci à Poitiers, me prend dans ses bras, je ne l'ai jamais vu. Ma mère me demande de l'appeler papa. C'est mon père.

C'est là que tout commence.

Il tient beaucoup de place dans cette pièce exigüe où ma mère et moi avons vécu jusque-là en symbiose. Il parle fort, envahit tout, dort avec elle. Mes nuits ne sont plus les mêmes, je n'ai plus accès au grand lit, le mien est au pied du leur, j'entends des bruits et des soupirs qui me troublent. J'ai le sentiment confus d'être loin d'eux, de perdre quelque chose à tout jamais sans savoir quoi exactement.

Dehors et dans toute la ville, les soldats allemands vont et viennent. Ils sont jeunes, parfois beaux, j'aime leurs uniformes et je m'élançais souvent vers eux quand ils m'appellent en souriant, mais ma mère me rattrape et me serre si fort la main que je pleure. Ils sont en groupes et, le soir, ils chantent en marchant au pas dans notre quartier. Ils sont inaccessibles et mystérieux, on dit les boches, on change de trottoir, ils sont servis avant nous dans les magasins, on dit aussi les fritz, ce mot me plaît. Ma mère a peur d'eux, pas moi.

L'étranger, c'est mon père. Il est l'invasisseur de notre univers à ma mère et moi. Je comprendrai plus tard que c'est la guerre. Il rentre de Beyrouth où il avait reçu ces quelques mots à ma naissance, « Fille tout bien », signés Muller, sans doute un ami. S'il était déjà venu à ce moment-là, je ne m'en souviens pas, je n'étais alors qu'un bébé.

Parfois, il me soulève dans ses bras, j'ai le vertige et je pleurniche. Il m'appelle goule pia dans ce patois saintongeais qu'il a toujours aimé et qu'il tentait d'apprendre. Plus tard, il m'assoit contre lui sur sa moto noire, j'aime l'odeur de tabac froid et de cuir, que je retrouverai dans les bras d'hommes aimés. Je ne sais pas encore que ma mémoire va garder la douleur d'un amour manqué, mais je saurai plus tard que, vivre à Paris, c'est un peu vivre dans son rêve.

Il est mort seul, à cinquante ans. Aujourd'hui, cinquante ans plus tard, quelqu'un que je ne connais pas me remet sur son chemin.

Il y a quelques jours, depuis la terrasse d'un café, j'observais un homme assis sous un réverbère et lisant. Il n'avait rien d'un vagabond, il portait une casquette de tweed et un costume de velours qui lui donnaient une allure de gentleman-farmer. Je regrettais de ne pouvoir lire le titre du livre qui l'absorbait. Quelques passants se retournaient sur cette silhouette plutôt distinguée, assise sur le trottoir et plongée dans un ailleurs mystérieux.

Je pensais à la proposition d'un couple d'amis qui me mettait dans l'embarras. Ils me prêtaient leur nouvelle maison pendant leur absence de quelques jours, et m'avaient fait cette offre avec une insistance affectueuse qui d'emblée ne m'avait laissé aucune esquivé possible.

J'avais dit oui, n'ayant pas eu le temps d'inventer un quelconque empêchement. Je ne connaissais pas cette maison et j'aimais tellement celle qu'ils venaient de vendre que je regrettais déjà ce oui, comme si j'allais commettre une trahison en allant dans la nouvelle.

Je savais qu'elle se trouvait près d'un canal, ils m'en avaient déjà fait une description sommaire quelque temps auparavant, mais je n'avais retenu que la présence du canal et peut-être avais-je dit oui parce que je me souvenais de ce détail, c'était pour le canal que j'avais accepté, pour la douceur tranquille d'un canal. J'ai souvent rêvé de vivre dans une de ces maisons d'écluser qui semblent se tenir hors du temps.

Leur ancienne maison n'avait pas de jardin, juste une petite cour étriquée dans laquelle s'entassaient cartons, bicyclettes et bidons, ainsi que quelques pots où mouraient des herbes folles. La brusque vocation de jardiniers qui semblait s'être emparée d'eux me laissait rêveuse.

Tout en réalisant que j'allais devoir assumer mon engagement, je ne pouvais détacher mon regard de l'homme absorbé par sa lecture et je pensais que, s'il avait été assis à la terrasse du café d'où je l'observais, je ne l'aurais peut-être pas remarqué, c'était bien son choix de s'installer sous ce réverbère qui avait attiré mon attention. Était-ce une façon d'afficher son mépris pour une société qu'il voulait tenir à distance, ou parce qu'il était tout simplement ce genre de fantasistes qui me séduisent d'emblée ? Ils sont si rares. De temps en temps un sourire apparaissait sur ses lèvres, un hochement de tête approuvait sans doute ce qu'il venait de lire.

J'essayais de me souvenir des recommandations que Pierre m'avait faites au sujet du jardin, d'une serrure et de la porte de garage de la maison en question, 4 rue du Moulin à T., et je voyais l'homme poser son livre, sortir une pipe de sa poche, la taper à petits coups sur la semelle d'une de ses chaussures, puis ouvrir un paquet de tabac et la bourrer avec méthode. Il reprenait ensuite sa lecture avec une nonchalance qui en disait long sur les délices de l'instant. Une fumée bleue se délitait dans la lumière blafarde du réverbère contre lequel il s'adossa en fermant les yeux, en rêvant peut-être. Les pages de son livre s'ouvraient comme une corolle. Je ne pouvais détacher mon regard de cette scène insolite et presque suspendue dans les airs. Il semblait flotter. Quelque chose me rapprochait de cet homme, quelque chose dont la force m'envahissait.

Puis le serveur était venu me demander de régler l'addition, j'avais fouillé dans mon sac et, lorsque j'avais de nouveau cherché l'homme sous le réverbère, il avait disparu. Je ne le voyais nulle part sur la place, j'avais couru jusqu'au coin de la rue, en vain. J'étais retournée m'asseoir à la terrasse du café sous le regard méfiant du serveur et avais attendu qu'il revienne. Il n'était pas revenu.

J'avais longtemps cherché une ombre penchée sur un livre dans le halo d'un réverbère, mais les rues commençaient à être désertes et les quelques passants qui



rôdaient encore n'appartenait pas à ce monde irréel dont l'homme m'avait chassée en disparaissant.

Le lendemain, j'étais retournée dans le même café, à la même heure. L'homme n'était pas là, mais je l'avais soudain aperçu qui traversait la place, pipe à la bouche et tenant son livre. Il s'était installé sous le même réverbère en ignorant la foule bruyante et dissipée de la terrasse où je me tenais à nouveau à mon poste d'observation. Je ne savais comment approcher cet homme dont l'allure et le comportement m'intriguaient, ou plutôt me semblaient étrangement familiers, comme si à travers lui quelqu'un me rattrapait.

J'étais restée ainsi à suivre le moindre de ses gestes, les expressions de son visage où je devinais le plaisir et l'évasion que lui procurait sa lecture. A un moment, il s'était levé, avait posé le livre sur le trottoir et s'était dirigé vers le café. Je m'étais précipitée vers le réverbère et j'avais pu lire le titre, *Scènes de la vie de bohème*.

Lorsque j'avais repris ma place, il portait un verre de bière et regagnait son île secrète. Je ne le regardais plus de la même façon, je voyais soudain une autre silhouette, je me souvenais de ce même livre qui traînait sur un rayon du bureau de mon père et que je n'avais pu ouvrir jusque-là. Il en avait parlé une ou deux fois comme d'un livre qui était toute sa jeunesse, mais c'était une allusion fugitive qui n'autorisait pas qu'on s'immiscie dans cette intimité. Pour moi, il était resté une sorte d'interdit, le monde secret de l'homme inaccessible qu'il avait toujours été.

Je devais partir quelques jours plus tard dans la nouvelle maison de Jeanne et Pierre, 4 rue du Moulin à T., et décidai d'emporter le livre de Murger enfoui depuis des années dans ma bibliothèque, en attente sans doute d'un jour comme celui-là.

Rue du Souci, je le surveille, il ne fait rien comme ma mère, qui n'est plus tout à fait la même. Notre vie non plus.

Chaque matin, il se rase, se barbouille d'abord d'une mousse blanche qui lui donne un air de clown, déplie une grande lame qu'il passe sur ses joues en avançant le menton jusqu'au miroir suspendu au-dessus de l'évier de la cuisine.

Il ne joue jamais avec moi.

Il fume la pipe, il a une blague à tabac et j'aime le voir faire les gestes pour remplir sa pipe, toujours les mêmes. Avec sa grande main il ramasse les miettes tombées sur la toile cirée et les remet dans la blague, j'ai le droit de le faire aussi.

Il a mis une maquette de bateau que je ne dois pas toucher sur la cheminée de la pièce où on ne va jamais parce qu'elle est froide et qu'elle n'a pas de meubles. Plus tard, il y aura l'armoire à pointes de diamant que je verrai fabriquée par le menuisier de la rue, M. Benuisoit, chez qui je suis toujours fourrée. J'aime l'odeur du bois, je joue avec les chutes et les copeaux, ses gestes me fascinent.

Derrière la fenêtre de la cuisine, j'attends Margot, la juvénile noire du charbonnier, elle passe deux fois par jour.

Je connais l'homme qui charge les sacs d'où s'échappent des boulets en roulant sur la rue, laissant de grandes traînées sombres. Parfois la jument s'impatiente et tape du sabot. J'aimerais partir avec eux, n'importe où.

Quand mon père est là, ma mère ne chante pas « Ah qu'il doit être doux et troublant l'instant du premier rendez-vous » en essayant d'imiter la voix de Danielle Darrieux, ni « Vous qui passez sans me voir... », que roucoule Jean Sablon à la radio. Quand nous sommes seules, je fais semblant de chanter avec elle, mais je connais « Boulangère, faut pas s'en faire, les amours, ça va, ça vient... », que scandent des soldats avec leur drôle d'accent quand ils passent le soir sous nos fenêtres. Je marche autour de la table de la cuisine en suivant le rythme de leur pas cadencé. Ma mère me l'interdit.

La veille de mon départ pour T., je n'ai pu m'empêcher de me rendre à Coutry, où se trouvait l'ancienne maison de mes amis. Il y avait plusieurs mois que je n'étais pas montée dans ce train qui, dès la sortie de la ville, se faufile dans une campagne douce et calme que je voyais sans doute pour la dernière fois. Je connaissais toutes les gares qui jalonnaient ce trajet et me les récitais comme une sorte de refrain qui reste en mémoire parce qu'il ouvre des horizons perdus.

En débouchant dans l'impasse des Petits-Pas, j'ai tout de suite aperçu la façade un peu défective de la maison, la béance qui m'évoquait une bouche immense dont il me semblait entendre le cri silencieux. La porte démontée était posée contre le mur et j'entrevois le désordre d'un chantier immobile. C'était en fin de journée, les ouvriers étaient sans doute déjà partis. Une image de *Stalker* me venait en mémoire, celle de la maison engloutie dans la zone, dont j'ai toujours pensé qu'elle était, ou qu'elle suggérait à Tarkovski, sa maison d'enfance prise dans le chaos du régime politique de son pays. Je pensais à celle de la rue du Souci à Poitiers, prise dans celui de la guerre dont je gardais des souvenirs contradictoires.

Je suis entrée dans la maison. Des voix résonnaient à l'étage. Les cloisons avaient été abattues, mais je revois l'ancien couloir toujours encombré, la porte de la cuisine ouverte, découvrant une petite assemblée bavardée et affamée, celle que nous formions, une dizaine de rêveurs qui refaisions le monde. Je ne suis pas montée à l'étage, de peur de me heurter aux nouveaux propriétaires, je suis ressortie et descendue dans la cave où étaient entassés plusieurs cartons. J'en ai fouillé quelques-uns qui ne contenaient rien d'intéressant, et puis je suis tombée sur le cahier bleu de Martin, celui dans lequel il écrivait un mystérieux roman qu'il n'avait jamais voulu me lire. Il n'y avait que quelques pages, je les ai emportées.

A Coutry, Martin et moi étions souvent ensemble. Je revois son visage anguleux et inquiet. Ses nuits étaient courtes, il écrivait aussi des textes politiques que nous lui refusions la plupart du temps, trop bavards, trop roman-

tiques, trop naïfs, ajoutait Simon. Je lui confiais en cachette que je les aimais, ses textes, ils étaient empreints de ce qui me plaisait dans nos projets, leur côté esthétique, la société harmonieuse et libre que nous voulions. Ses grands-parents avaient fui le fascisme dans les années vingt et il semblait porter cet exil comme un héritage douloureux. Le souvenir de sa silhouette fragile m'évoquait soudain Didier, le personnage des *Hauts-Quartiers* de Paul Gadenne, la même soif d'une grandeur impossible. Se réfugiait-il encore dans la maison des bois où son père avait longtemps été garde forestier, et où le placard au-dessus de la cheminée contenait des armes laissées par des résistants de passage, un pistolet Browning et plusieurs fusils ? Martin me manquait, ils me manquaient tous.

En repartant de Coutry, je me demandais ce qui restait en nous de cette époque, je me demandais aussi si la lecture des *Scènes de la vie de bohème* m'aiderait à faire un bout de chemin jusqu'au jeune homme qu'était mon père lorsqu'il lisait ce livre, si elle m'aiderait à percer le mystère qu'il était encore pour moi.

J'avais décidé de faire un vrai voyage jusqu'à la nouvelle maison. Je voulais prendre mon temps, longer le canal afin de me préparer à ce qui me serait peut-être difficile, adopter un lieu sans mémoire, du moins sans celle que la maison de Coutry avait nourrie au fil du temps, une mémoire à la fois collective et intime. Je me demandais s'ils avaient voulu s'en défaire et cette hypothèse m'était désagréable. Je savais que les autres, du moins la plupart d'entre nous, pensaient que leur décision, en nous amputant de tout un pan de nos vies, ouvrait un vide immense dans lequel nous allions disparaître peu à peu. J'avais retenu dans deux ou trois hôtels près du canal. J'aborderais en douceur leur nouveau territoire, en trouvant peut-être une sorte de paix avant de me faire avaler par leurs turbulences. L'hôtel de la Bonne Renommée était la première étape.

Lorsque j'étais arrivée, la chambre n'était pas encore prête, j'avais posé mon bagage et décidé de trouver le canal qui s'avéra plus éloigné de l'hôtel que prévu. Les rues tranquilles m'évoquaient la torpeur de Coutry, qui m'opressait certains soirs. Pas une silhouette humaine, j'imaginai alors qu'au cœur du silence immobile existait un lieu semblable au nôtre, où s'échafaudait un monde imaginaire derrière l'alignement des petites maisons muettes. Je ne pouvais m'empêcher de penser aussi aux glissements insidieux des vies intimes enfermées dans les murs, à l'urgence de chuchotements inaudibles. Quelques chats erraient sur les trottoirs et fuyaient à mon approche, je me sentais étrangère.

Le canal dormait profondément. Derrière un rideau de peupliers, trois vaches paissaient. Une silhouette féminine vêtue de noir semblait les garder comme autrefois, au temps de la campagne de mon enfance, où les animaux et les hommes vivaient ensemble. Je me suis assise

dans l'herbe et j'ai regardé longtemps le voile frémissant d'insectes à la surface de l'eau, une eau d'un vert doré dans laquelle les peupliers tiraient leur ombre. Dans la transparence de l'air, je croyais voir des images d'un étang familier au bord duquel de longs après-midi m'avaient appris la douceur de l'ennui, même si le temps me paraissait trop lent, car j'étais alors une petite fille. Ces souvenirs me donnaient l'impression d'être dans un moment improvisé, irréel, qui me ramenait à ces instants suspendus où je vivais de mes rêves.

La femme m'observait de loin, je lui ai fait un signe auquel elle n'a pas répondu. J'aurais aimé lui parler. De vieux souvenirs me revenaient grâce à la magie de cette eau dont les reflets dorés me rappelaient la surface paisible de l'étang où des carpes sautaient en de vifs éclairs. Je me suis levée en lui faisant de nouveau signe. Elle s'est alors mise à marcher dans ma direction, et un chien que je n'avais pas remarqué a surgi dans ses pas en sautant et en aboyant. Ils se sont arrêtés sur la rive d'en face, et j'ai pu voir qu'ils étaient aussi vieux l'un que l'autre, avec cette étrange ressemblance qu'un long compagnonnage imprime de façon mystérieuse entre l'animal et son maître.

Nous sommes restées quelques instants silencieuses, puis elle m'a demandé si j'étais perdue et cela m'a fait rire, ce n'était pas complètement faux, j'étais un peu perdue, mais pas comme elle l'entendait, je l'étais dans les jours à venir, que j'avais du mal à mettre en perspective. J'ai répondu que non, je n'étais pas perdue, j'aimais l'image d'elle dans ce pré avec ses vaches, parce que c'était une image qui m'évoquait des jours lointains, dans une autre campagne. Je lui ai demandé si elle leur donnait des noms et c'est alors elle qui a ri, bien sûr qu'elle leur donnait des noms. Elle s'est retournée en criant, *Albertine !*, et Albertine nous a rejoints sans se presser, en s'arrêtant de temps à autres pour brouter un peu d'herbe au passage. Puis nous sommes à nouveau restées silencieuses, et ils se sont éloignés tous les trois.

Je suis retournée à l'hôtel à la nuit tombante. La chambre avait une vague odeur de murs tristes et peu fréquentés. Un papier fané se décollait par endroits et, au-dessus du lit, une marine ouvrait des horizons trompeurs. Mais ce décor me paraissait proche des chambres que j'imaginai, adolescente, lorsque mon grand-oncle racontait, lors de ses passages en été, ses errances dans des campagnes reculées où il remplissait des carnets de croquis et d'aquarelles. Il s'était laissé vieillir en paix d'une bourgade à l'autre, d'un paysage à un autre, sans point d'attache, comme s'il avait décidé que la mort n'avait qu'à lui courir après si elle voulait l'atteindre. Elle avait couru longtemps avant de le rattraper. Peut-être son âme vagabondait-elle d'un cimetière à l'autre. Peut-être aurais-je un jour la même vie buissonnière, pensais-je gamine, lorsque je le regardais partir vers de nouveaux horizons dans sa petite quatre-chevaux.

